

Témoignage de Denise Holstein

Présentation du document

Ecrit en juillet 1945 quelques semaines après son retour des camps (née à Rouen le 6 février 1927 de nationalité française).

Le document

Rouen, 15 janvier 1943.

Denise Holstein... Au tableau... « Je ne peux pas Madame »... Oh ! excusez-moi mon petit... Silence... dans cette salle de seconde du lycée de Rouen où une trentaine d'élèves se retournent vers moi, elles savent qu'avec l'étoile jaune je n'ai plus le droit de monter sur l'estrade. Heureusement la sonnette retentit ; soulagement général, tout le monde se lève, mais personne ne parle. Je rentre à la maison par le chemin habituel ; j'allais couper par le jardin Solférino mais avec une étoile jaune on ne rentre pas dans un square. Ce jour-là beaucoup d'élèves ont fait le tour avec moi avant un petit au revoir rapide devant la porte.

Vers 21 heures, la sonnette retentit, maman descend et j'entends « Tous les trois ? », « oui tous les trois ». J'ai vite compris : deux inspecteurs en civil viennent nous arrêter. Nous entassons le plus de choses possible dans les valises, il faut partir ! Les scellés sont collés sur la porte ; on nous emmène au commissariat central. Nous y retrouvons des amis et des inconnus. Tous les Israélites de Rouen, des femmes, des enfants, des vieillards et même des infirmes.

Nous passons une partie de la nuit debout. Les Allemands arrivent vers quatre heures du matin. Puis en lugubre cortège nous partons vers la gare « Direction Paris » où des autobus nous attendent pour nous conduire à Drancy... Un camp en pleine ville... la vie s'organise... le mot déportation est sur toutes les lèvres. Des fils de fer barbelés sont placés autour des bâtiments, c'est là que seront parqués pendant 2 ou trois jours, ceux qui ont lu leur nom sur les listes de départ. Trois mille personnes par semaine et chaque jour le camp se remplit à nouveau.

Samedi 6 février ! C'est mon anniversaire : j'ai seize ans.

Les jours passent, de plus en plus de départs.

Un jour, j'ai mal à la gorge, j'ai la diphtérie, dès le lendemain je dois partir à l'hôpital sans dire au revoir, ni à mon père, ni à ma mère... Je ne les reverrai plus jamais.

Je suis placée dans un centre pour enfants, leurs parents ont été déportés. Nous sommes sous contrôle allemand, d'abord Paris, ensuite Louveciennes à 25 kms. Je reprends mes études, les petits vont à l'école mais on manque de personnel, je décide de devenir monitrice. Je suis dans une chambre avec neuf petits de 4 à 7 ans, je m'en occupe jour et nuit.

Le 22 juillet 1944, il est six heures du matin, j'entends sonner au portail, de ma fenêtre je vois un officier allemand et deux civils ; la maison est cernée, les enfants dorment encore, il faut vite les préparer, entasser le plus de choses possible dans des couvertures. Un autobus nous conduit au camp de Drancy. En arrivant nous retrouvons tous les centres d'enfants de la région parisienne, ils sont là comme nous, de jeunes enfants hébétés que les nazis ont décidé d'exterminer.

Le 31 juillet 1944, nous devons quitter la camp. On nous dirige vers une petite gare où des wagons à bestiaux nous attendent. On y entasse du ravitaillement, des sceaux, des matelas, 48 gosses et 12 grandes personnes. Les wagons sont verrouillés, le convoi s'ébranle, nous étions 1300 personnes en route pour l'inconnu.

Le soir quand il fallut coucher les enfants dans le noir, les cris commencèrent : impossible de dormir, il fait chaud, ils ont soif, l'air commence à manquer. Le soir même nous traversions le Rhin.

La troisième nuit...les enfants dormaient... le train s'arrête. Les Allemands hurlent « Schnell, Schnell Raaus ». Des hommes la tête rasée, les yeux hagards tirent brutalement tout le monde sur le quai. Je m'adresse à l'un d'eux : « remonte dans le train, je ne peux te parler ici »... c'était un français. Et surtout me dit-il « ne prends pas de gosses dans tes bras ! » Mais pourquoi ? « Tu comprendras d'ici quelques jours et me montrant les petits : ça va faire du savon »...Je vois une petite fille toute seule sur le quai, je n'ai pas le courage de la laisser, je la prends par la main. L'homme s'approche et dit d'une voix autoritaire « Tu n'as pas compris ce que je viens de te dire... je laisse la petite au milieu d'un groupe d'enfants et avance seule. Il fait nuit noire, un barrage d'Allemands au milieu de la route, des projecteurs dirigés vers nous : « A droite », « A gauche », des hurlements de tous côtés. Je me trouve avec 170 jeunes et valides, de l'autre 1 130 personnes montent dans les camions. Ceux qui venaient d'être séparés soit d'un mari, soit d'un jeune enfant pleurent.

Questions

- 1.Quelles sont les marques de l'antisémitisme dans la vie quotidienne de la jeune fille ?
- 2.Dans quelles conditions ont lieu les transports des enfants vers les camps ?
- 3.Quel sort leur est réservé par les nazis ?
- 4.Pourquoi Denise Holstein qui a survécu aux camps de la mort a-t-elle tenu à faire part de cette tragédie ?